

IV

*Histoire d'une fille perdue*

Le capitaine de Roncières n'avait pas quitté l'Afrique depuis sa prise d'armes ; il y avait trouvé sa vraie patrie, car il n'était revenu en France que pour regretter l'Afrique. Il y a deux heures tristes dans la vie du soldat, l'heure de la retraite devant l'ennemi et l'heure de la retraite devant la vieillesse, cet autre ennemi plus implacable.

Le capitaine ne se consolait pas de ne plus porter l'épée. Il ne se consolait pas surtout de n'avoir pas d'argent ; il avait ramené sept enfants d'Alger sans compter la mère, une Africaine nonchalante qui n'avait jamais rien fait

et qui, en France, restait toujours couchée, sous prétexte qu'elle avait froid, jusqu'au jour où elle mourut — de froid.

Pour lui, il se donnait donc toutes les peines du monde pour nourrir ses filles, les habiller, les instruire et les amuser. Elles étaient nées curieuses, elles voulaient tout savoir : trop savoir, elles savaient déjà bien des choses que ne leur avait pas apprises leur père.

Je ne veux conter ici que l'histoire des deux premières : Judith et Rosa, belles créatures trop brunies peut-être, mais ayant toutes deux cet œil charmeur des Africaines, plus doux mille fois que l'œil azuré des Irlandaises.

M. de Roncières ne sachant que faire de ses filles, n'en faisait rien de bon ; Rosa pianotait un peu, Judith s'évertuait au dessin, mais elles espéraient bien que l'amour et le mariage leur permettraient de se croiser les bras.

Judith était la plus belle. Il y avait dans sa figure je ne sais quel souvenir du caractère assyrien. On eût voulu la voir habillée en Sémiramis. Cette belle figure appelait une couronne ; malheureusement les couronnes se

trompent souvent de tête. Quoique habillée à la française, Judith gardait je ne sais quoi du style primitif, elle subissait la mode tout en la dominant.

On habitait, à Montmartre, la rue Myrrha. Le capitaine ne recevait guère que quelques vieux amis d'Afrique. Un jour pourtant, le fils d'un de ses camarades qui allait rejoindre son régiment à La Fère vint lui demander à dîner. C'était un jeune lieutenant d'artillerie qui relevait bien ses moustaches ; il se nommait Dugué, il parlait bien, il eut l'art de faire la cour à tout le monde, excepté à Judith.

Après le dîner, Rosa joua du piano, le père s'endormit, Dugué déclara à Judith qu'il était éperdument amoureux d'elle. Elle lui demanda si c'était une moquerie. Il lui proposa de l'enlever pour lui prouver qu'il parlait sérieusement.

— Comment ? lui dit-elle.

— C'est bien simple, je quitterai votre père vers onze heures, trouvez un prétexte pour sortir, je vous retrouve au bout de la rue, nous sautons en fiacre et fouette cocher !

Ce qui fut dit fut fait. Judith quitta la mai-

son comme l'oiseau quitte son nid, sans s'inquiéter des larmes du père et de la mère.

Le lendemain on arriva à La Fère, Dugué follement amoureux de Judith, Judith plus amoureuse encore de Dugué.

Le capitaine de Roncières était aux abois ; il écrivit à Dugué :

*Je fais appel à votre cœur. Par la mémoire de votre père, dites-moi la vérité. Ma fille a quitté la maison, est-elle avec vous ? Si elle est avec vous, vous êtes trop loyal pour ne pas l'épouser. Un mot, bien vite ! Je meurs de chagrin.*

— Epouser Judith ! dit Dugué. Diable ! je n'avais pas songé à cela.

Il courut chez sa maîtresse qu'il avait mise dans une petite hôtellerie de La Fère.

— Ma chère Judith, votre père se fâche, il va arriver ici comme un foudre de guerre. Nous allons partir pour Reims où vous vous ennuierez moins qu'à La Fère ; c'est une ville de plaisir, vous irez au spectacle et vous y trouverez des amies.

Pourquoi ne pas aller à Reims quand on a été à La Fère?

Dugué avait bien préjugé. M. de Roncières, malgré la réponse de Dugué, arriva à La Fère comme les amoureux venaient de s'envoler. Il attendit le lieutenant qui n'avait qu'une permission d'un jour.

— Ma fille? lui dit-il, quand Dugué revint de Reims.

Le lieutenant jura ses grands dieux qu'il ne l'avait pas vue. Le pauvre père ne fut pas bien convaincu, mais il se résigna à revenir à Paris sans casser la tête à Dugué.

Or, que fit Judith à Reims?

Un lieutenant d'artillerie qui n'a pas de fortune, ne peut pas donner quatre chevaux à une femme avec sa paie. Il fallut que Judith se contentât d'une petite chambre à l'hôtel de Champagne. Dugué lui promettait monts et merveilles pour l'avenir, il devait hériter d'une vieille tante; il ne tarderait pas d'ailleurs à l'épouser.

Toutes ces promesses ne consolait pas Judith. Elle ne s'était pas imaginé qu'elle quitterait la misère pour retrouver la misère. Dugué

était plus souvent à La Fère qu'à Reims, elle passait de longs jours dans l'ennui de l'attente, elle était d'autant plus désolée qu'à chaque nouveau voyage Dugué paraissait moins amoureux. C'est qu'elle lui dépensait de l'argent et qu'il n'en avait pas.

Un jour qu'il était attendu, il ne vint pas. Le lendemain Judith reçut une petite lettre ambiguë, où il lui disait qu'il l'adorait, mais où il lui conseillait de retourner chez son père. Quand l'amour a vidé sa bourse, il devient moraliste.

Judith fut indignée, elle comprit bien que Dugué n'avait voulu qu'une aventure. C'était une lâcheté, car elle se croyait digne d'une de ces passions où l'on donne en sacrifice jusqu'à sa vie.

L'abandon tua l'amour en elle. Quelques jours après, Dugué vint frapper à sa porte; elle ouvrit, mais le reconnaissant, elle lui jeta la porte au visage. Il eut beau faire, elle n'ouvrit pas.

Il acheva de l'indigner en lui criant qu'il ne payerait pas les dettes de l'hôtellerie.

Il repartit pour La Fère, amoureux de Ju

dith pour la première fois, mais ne le sachant pas encore.

La jeune fille avait pour voisine à l'hôtellerie une femme de mauvaise vie qui cherchait un cortège de Phrynés pour courir les eaux d'Allemagne, figures inédites qui font retourner les chercheurs. Cette femme avait passé par Reims pour y prendre une de ses jeunes amies qui s'attardait trop dans une cave champenoise. Il ne lui fallut pas écouter beaucoup aux portes pour connaître l'histoire de Judith. Elle alla à elle :

— Mademoiselle, c'est bien, ce que vous avez fait là ; une femme comme vous doit parler aux hommes du haut de son dédain. Je pars pour Bade et pour Ems. Venez avec moi, je vous apprendrai le triomphe de la beauté.

Et la dame regardait avec admiration la figure de Judith !

La jeune fille ne comprenait pas bien, quoiqu'elle eût fait bon marché de sa vertu, croyant que l'amour était le souverain bien. Elle se révolta aux propositions de cette aventurière. Mais elle se révolta doucement. D'ailleurs, cette femme fut si caressante dans ses dis-

cours, elle eut si bien l'art de verser le poison dans une coupe d'or, que Judith finit par prendre la coupe.

Le lendemain elle partait pour Bade en compagnie de la dame et d'une fille galante égarée à Reims. Elles allèrent coucher à Epernay, où elles trouvèrent déjà joyeuse compagnie : deux jolis crevés et deux demoiselles des Bouffes-Parisiens qui allaient jouer leurs rôles sur la rive droite du Rhin.

On soupa gaiement. Judith n'avait pas un goût bien prononcé pour l'habit militaire : elle trouva que les crevés de bonne maison valent bien les officiers d'artillerie. Quand elle arriva à Bade — ô mœurs des voyages ! — elle était la maîtresse du crevé numéro un, M. Arthur de Malval. Il allait à Bade pour faire sauter la banque : ce fut par les belles mains de mademoiselle Judith Roncières que la banque sauta.

Vous voyez d'ici toutes les joies de cet amour doré. Ce ne furent que festins et astragales.

Par malheur, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Au bout de huit jours, le crevé était mort dans la personne de son ar-

gent. Il abandonna à son tour Judith, mais du moins cette fois elle n'eut pas à payer l'hôtellerie ; il lui resta des robes et des bijoux ; elle arriva même à se refaire un petit capital de vingt-cinq louis en revendant à moitié prix les porcelaines de Saxe et les cristalleries de Bohême que M. Arthur de Malval lui avait offertes un jour d'expansion. Que fit-elle de ses vingt-cinq louis ? Elle pouvait les jouer et tenter la fortune ; mais maintenant qu'elle avait des robes, n'avait-elle pas fait fortune ? Elle envoya les cinq cents francs à sa sœur Rosa, avec une petite lettre bien tendre où elle lui conseillait de venir la trouver à l'hôtel Victoria.

Judith, tout enivrée des féeries de Bade, trouvait que c'était l'idéal de la vie sur la terre ; les grandes vertus de la dignité, de l'abnégation et du sacrifice ne parlaient plus à son cœur ; elle jugeait que c'était une bonne action d'arracher Rosa, qui était si jolie, aux douloureux devoirs de la famille pauvre.

Rosa reçut la lettre par une de leurs amies du voisinage, une jeune musicienne du Conservatoire.

— Que ferais-tu ? demanda Rosa à cette jeune fille.

— J'irais, répondit-elle.

— Tu irais ! Eh bien ! partons toutes les deux.

Et elles partirent. Ce fut une vraie fête à leur arrivée. Judith était la maîtresse du crevé numéro deux, M. Edmond du Cloître, qui par ses manières prodigues se donnait les airs d'un bon gentilhomme ; aussi ne le chicanait-on pas sur sa manière d'écrire son nom, car son père écrivait Duclôître.

Judith prit un vrai plaisir à habiller Rosa avec ses robes. Ce fut une métamorphose d'Ovide : enchantements sur enchantements. On habilla aussi la musicienne, quoique on doutât fort de ses succès : elle n'était rien moins que jolie, mais enfin la jeunesse a toujours sa saveur.

Toutes ces sorcelleries de l'amour ne durèrent qu'un temps. Il y a des jours où Bade se croit une ville de mœurs. On s'amusait trop la nuit à l'hôtel Victoria ; pendant le souper, les femmes se montraient demi-nues aux fenêtres. Une nuit on fit une razzia, on ac-

corda vingt-quatre heures aux amoureuses pour aller souper ailleurs.

Ce fut une désolation, ce fut un désastre. Les crevés ne sont pas chevaleresques de leur nature, ils aiment les femmes au jour le jour, sans s'inquiéter de leurs misères futures.

Celle qu'on appelait la « présidente » eut peur d'être exilée pareillement d'Ems ; elle avait déjà eu maille à partir avec la justice à Wiesbade et à Hombourg. Ses odalisques ne voulaient pas retourner à Paris.

— Eh bien, dit-elle, voyageons en Allemagne.

Elle s'imaginait que Berlin est une ville hospitalière aux plaisirs, mais à peine en route on lui dit que M. de Bismark aimait mieux une province qu'une femme. Elle courait grand risque d'être fort mal vue dans la capitale du roi de Prusse.

Elle se décida à partir pour Vienne, le pays par excellence des aventures galantes ; du moins elle croyait cela.

Mais tous les Viennois riches étaient dans leurs châteaux sur le Rhin, ou à Paris. Ce fut une désolation terrible, car l'argent manqua

bientôt. Que faire ? Je n'ose dire ce qui se passa. On se ravitailla dans la dérouté, mais à quelles conditions !

Voilà comment en un mois Judith et Rosa, je ne parle pas de leur amie, étaient devenues des filles de joie pour avoir voulu être des filles de plaisir.

Cependant, après des pérégrinations trop aventureuses, les deux filles du capitaine Roncières reparurent à Paris, décidées à s'agenouiller sous les malédictions de leur père, à obtenir leur grâce à force de larmes. Elles étaient nées peut-être pour faire des amoureuses, mais non pour faire des courtisanes. Elles avaient fini par se réveiller l'une l'autre, par se rappeler la vie de famille, par espérer leur rédemption.

En descendant un matin à la gare du Nord, elles ne furent pas peu surprises de rencontrer une de leurs tantes qui avait pris le train à Chantilly.

— Judith ! Rosa !

Elles se jetèrent du même coup dans les bras de leur tante.

— Oh ! ma tante, dit Rosa, quelle bonne